

Mona Hatoum

Morad Montazami

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/19305>

DOI: 10.4000/critiquedart.19305

ISSN: 2265-9404

**Publisher**

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

**Electronic reference**

Morad Montazami, « Mona Hatoum », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 04 November 2016, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/19305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.19305>

---

This text was automatically generated on 24 September 2020.

Archives de la critique d'art

---

# Mona Hatoum

Morad Montazami

---

- 1 Le catalogue de l'exposition Mona Hatoum (une « rétrospective » qui ne dit pas son nom), est intéressant à divers égards, dans son projet éditorial –parallèlement au travail de l'artiste qui mérite la plus grande attention. Fruit de la collaboration entre les trois lieux où l'exposition voyagera successivement –Centre Pompidou, Tate Modern et Musée d'art contemporain de Kiasma à Helsinki–, il nous montre comment s'opère un consensus institutionnel autour d'une artiste majeure, en passe d'accéder à la reconnaissance absolue. On observera donc attentivement le savant tressage des contributions offertes, d'un côté, par les intellectuels français : Bertrand Westphal qui explore avec brio l'inconscient méditerranéen du travail de l'artiste, Patricia Falguières qui offre un vaste panorama analytique du travail de la forme chez Hatoum, sous le très beau titre « Désappartenances » ; et de l'autre côté les intellectuels anglo-saxons : Guy Brett, un proche de Hatoum depuis la première heure, avec un texte très documenté sur les premières performances et vidéos de l'artiste, mais aussi Clarrie Wallis (la curatrice de l'exposition à la Tate Modern) qui renouvelle grandement notre connaissance de cette œuvre, en s'intéressant à l'usage des différents matériaux privilégiés par Hatoum, leur portée métaphorique, symbolique voire psychanalytique, et l'importance du travail manuel plus généralement. Entre les deux « pays d'accueil » de Mona Hatoum, depuis son exil du Liban en 1975, du moins les deux pays où son travail a été le mieux relayé, se joue en réalité une double lecture de son œuvre et de ses potentialités transculturelles. Côté français, rendons hommage à Christine Van Assche qui très tôt a su déceler cette artiste au talent aujourd'hui incontesté, ainsi que la politique assez avant-gardiste du Centre Pompidou, dès les années 1980, eu égard notamment à la place de l'image en mouvement et l'art vidéo dans ses collections. Voyons cependant la vérité en face : cette expérience précoce avec Mona Hatoum ne sera pas vraiment suivie d'effets concrets dans la réception française des artistes issus du Moyen-Orient et du monde arabe. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous en ressentons les effets, près de trente ans plus tard. En revanche, côté anglais, indéniablement plus ouvert aux artistes de la diaspora dès les années 1990, la lecture de Mona Hatoum aura davantage tendance à accentuer son affiliation avec le Black Art Movement et des auteurs tels que Stuart Hall, en plein débat sur la violence raciste dans la société

britannique (une dimension relativement absente de l'exposition au Centre Pompidou). Heureusement un pont magnifique est jeté entre les deux rives, ou du moins apte à les transcender, avec le texte pénétrant d'Edward Saïd qui a très rarement écrit sur l'œuvre d'un artiste contemporain –ce qui n'est pas la moindre des performances de Mona Hatoum.